On allait à Athènes, comme de nos jours on vole à Paris, pour développer et perfectionner ses talents, pour enfin devenir, par la fréquentation assidue de tant de célébrités, célèbre à son tour.

La Grèce, malgré d'héroïques efforts, malgré le patriotisme et les exploits de Philopœmen, *le dernier des grecs*, s'était déclaré vaincue sous les serres puissantes de l'aigle romain. Trop faible et trop divisée pour pouvoir se venger par la guerre, elle vaincra Rome par la splendeur de son génie et par l'éclat de son esprit ; sa littérature deviendra pour les Romains une mine inépuisable où puiseront les amoureux du Beau et du Bon : on verra un Cicéron aller s'inspirer aux écoles d'Athènes, et avec un soin religieux recueillir de la bouche des plus illustres rhéteurs tout ce qu'il y a de beau et de grand dans la pensée humaine.

La langue latine venait pour ainsi dire de naître ; avant le siècle d'Auguste, elle présentait encore bien des termes baroques, des expressions vicieuses que les rhéteurs s'empressèrent de chasser. Mais on avait trop copié sur les grecs pour que la littérature latine n'en eut point le caractère ; Virgile s'inspirait d'Homère, Cicéron étudiant sous des maîtres athéniens, le latin d'alors ne pouvait donc être que l'écho du grec.

Tacite donna le premier à la langue de Virgile quelque chose de défini ; sous ses soins, elle acquit cette grande pureté, cette étonnante concision, cette richesse incomparable qui l'ont fait plus tard préférer à la langue grecque par un grand nombre de savants, et l'illustre St Jérôme compléta l'œuvre de Tacite.

L'on peut assurer que les Pères latins ont donné à leur langue ce caractère de grandeur et de noblesse que nous lui connaissons ; le latin de décadence n'a commencé qu'au moyen-âge, alors que les barbares, sortant de leurs forêts, se précipitèrent sur l'Italie avec une rage insatiable, brisant, pillant, massacrant, tuant tout ce qui put leur tomber sous la main.

Si je me suis étendu sur l'origine et les commencements de la littérature latine, c'est parce que je voulais prouver que Cicéron, malgré sa haute éloquence, n'a fait que parler grec en latin.

Ceci posé, établissons le parallèle.

Démosthène personnifiait la Grèce antique, c'est-à-dire celle de Thémistocle et de Thucydide, et Cicéron la Rome nouvelle, c'est-à-dire celle des Césars.

Le premier ressemble à un de ces sublimes héros que le génie d'Homère enfanta ; le second semble l'interprète du caractère des Romains de son temps. Celui-là, pour combattre ses défauts physiques, entreprend un travail aride, long et opiniâtre, et copie jusqu'à huit fois les œuvres de Thucydide ; celui-ci n'a eu qu'à apprendre la rhétorique de la bouche des disciples même de Démosthène ; tous deux trouvèrent dans la défense de leur patrie en danger la source, le principe de leur sublime éloquence, avec cette distinction toutefois que l'un sauva son pays en écrasant une conjuration de ses concitoyens et que l'autre eut à lutter contre l'insouciance et la légèreté des Athéniens, et surtout contre une puissance formidable qui bientôt allait conquérir le monde sous la conduite d'Alexandre le Grand.

Cicéron est plutôt un rhéteur qu'un orateur véritable ; sa force d'action est des plus prodigieuses, mais il manque au défenseur de Milon cette véhémence, ce désintéressement, cette passion, cette sincérité qui firent de Démosthène le plus puissant de tous les orateurs ; il cherchait à convaincre, non par une dialectique serrée et vigoureuse, mais par un enchaînement d'idées revêtues de formes les plus brillantes, de parures les plus propres à captiver l'attention et à charmer les regards.

La persuasion pour Cicéron, c'est le but, la fin du discours ; pour Démosthène, elle n'est qu'un moyen pour foudroyer, qu'une arme pour frapper.

Le premier est comme un instrument de musique d'où s'exhalent en flots d'harmonie les sons les plus mélodieux, les notes les plus suaves ; le second ressemble à la tempête qui, déchaînant peu à peu toutes ses fureurs, promène sur la contrée la terreur et la dévastation.

L'un insinue avec douceur, l'autre persuade avec autorité ; celui-ci emploie sa passion, son enthousiasme, sa force au service de la raison ; celui-là ne cherche, par ses mots, par ses idées